

Ma cousine Marie, suivi de Blandine l'esclave

Édouard Laboulaye

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

Par une froide et humide matinée de novembre, une pauvre femme, misérablement vêtue, était assise auprès du lit de son enfant malade. On était en 1818 ; l'année avait été rude, la guerre civile avait ensanglanté les rues de Paris : Georges, le mari de Madeleine (c'était le nom de la pauvre femme), avait été tué derrière une barricade, où il défendait l'émeute en croyant défendre ses droits. Depuis cette mort fatale, la misère et l'abandon étaient entrés dans une famille que soutenait jusque-là le travail de son chef ; c'était à grand-peine que Madeleine avait pu louer une chambre au sixième étage dans une maison de la rue du Helder. Elle était blanchisseuse en dentelles ; pour garder ses pratiques, il lui fallait habiter un quartier où tout était cher ; elle s'était donc résignée à quitter le faubourg où on l'avait mariée, où elle avait perdu son cher Georges. En temps de révolution, par malheur, on ne fait guère de toilette ; l'ouvrage était rare, déjà Madeleine était en arrière avec tous ses fournisseurs. Le boulanger avait annoncé qu'il arrêtait son crédit. Madeleine touchait au moment fatal qui perd les malheureux et fait d'une ouvrière honnête une mendiante, que dégraderont bientôt la faim et le désespoir.

Elle était là, les yeux rougis par les veilles et les larmes, regardant sa fille rongée par la fièvre, cherchant en vain dans sa pensée comment elle trouverait pour le lendemain du travail et du pain, quand une main hardie tourna la clef de la porte et fit tressaillir la mère et l'enfant.

La personne qui entrait était une femme de chambre mise de la façon la plus élégante. Une taille pincée, un petit bonnet jeté en arrière de la tête, un tablier coquettement festonné, tout annonçait une camériste de grande maison. Elle approcha d'un air dégagé et ouvrant sa main, dans laquelle il y avait une pièce d'or :

« Tenez, bonne femme, dit-elle à Madeleine, voilà ce que Madame m'a chargé de vous remettre.

— Qu'est-ce que cet argent ? Qui me l'envoie ? demanda la veuve de l'ouvrier en ouvrant des yeux étonnés.

— C'est Madame, c'est la propriétaire, répondit la femme de chambre, en tendant du bout des doigts la pièce d'or, que Madeleine ne regarda même pas.

— Votre maîtresse ne me doit rien, que je sache ; je n'ai pas travaillé pour elle.

— Sans doute, reprit la femme de chambre en haussant les épaules, sans doute ; Madame a ses ouvrières ; mais Mme Remy, la concierge a dit à Madame que vous n'aviez pas payé votre terme et que vous aviez un enfant malade ; et comme Madame est très charitable, quoiqu'elle ait beaucoup de pauvres, Madame m'a dit : « Rose, montez auprès de cette bonne femme, qui loge au grenier et portez-lui cette aumône. Tenez, voilà l'argent, il faut que je descende ». Et Mlle Rose jeta la pièce d'or sur une chaise, le seul meuble à peu près qu'il y eût dans cette chambre désolée.

« Arrêtez, mademoiselle, dit Madeleine, je ne suis pas une mendiante, je ne demande l'aumône à personne. Mon terme, je le paierai ; il ne me faut pour cela qu'une semaine de travail. Rem-

portez cet argent, ajouta-t-elle avec une certaine impatience, encore une fois, je n'en veux pas ; je ne tends pas la main.

— Madame m'a dit de vous porter ces vingt francs, reprit Rose d'un air dédaigneux, je n'ai d'ordres à recevoir que de ma maîtresse ; le reste ne me regarde pas. Il n'y a que ceux qui paient qui ont le droit de commander. »

Madeleine était à la porte avant la femme de chambre.

« Reprenez cet or, cria-t-elle d'un ton impérieux ; reprenez cet or et sortez d'ici. Croyez-vous que je recevrai un secours de ces bourgeois qui m'ont tué mon mari ? Croyez-vous que je veuille rien de vos maîtres ni de vous ? Allez-vous-en, ajouta-t-elle d'une voix que faisait trembler la colère, et ne rentrez jamais ici, ou ce n'est pas par la porte que vous sortirez.

— C'est bien, je vais tout dire à Madame ; on vous donnera votre congé, impertinente, qui refusez les bienfaits… »

On n'entendit pas le reste de la phrase, car Madeleine avait jeté la pièce d'or dans le corridor et poussé la porte avec une telle violence que peu s'en fallut qu'elle n'écrasât les doigts de Mlle Rose.

Madeleine se promenait à grands pas dans la chambre, les yeux hagards, tantôt regardant sa fille, tantôt cherchant le ciel au travers des nuages et du brouillard. « Ô honte ! disait-elle, ô misère ! Est-ce là que j'en devais venir ? » Elle prit son enfant dans ses bras, l'embrassa convulsivement, et enfin se mit à pleurer.

« Qu'as-tu, maman ? disait la petite fille. Pourquoi refuses-tu l'argent que t'envoie cette bonne dame ? Tu te plaignais hier de n'avoir pas un peu de bouillon pour moi, tu m'en aurais acheté !

— Tais-toi, tais-toi, Julie, reprit Madeleine ; du bouillon, tu en auras ; je suis plus riche que tu ne crois. »

Elle ouvrit une malle jetée dans un coin de la chambre, remua quelques restes de vieux linge, et chercha comme si elle pouvait trouver quelque chose. Mais depuis longtemps tout était vendu, jusqu'à l'anneau de mariage ; il n'y avait plus rien que des chiffons sans valeur.

Madeleine soupira, ferma le vieux coffre, et, regardant autour d'elle, dans ces murs abandonnés, elle prit l'unique matelas de son lit, c'était sa dernière ressource ; elle le chargea sur sa tête et descendit rapidement l'escalier pour courir au mont-de-piété.

« Ne pleure pas, disait-elle à l'enfant, qui s'effrayait de rester seule, ne pleure pas ! Dans un instant je reviens avec un beau morceau de bœuf, tu m'aideras à mettre le pot-au-feu ; nous éplucherons ensemble les oignons et les carottes ; attends-moi, dans un instant nous nous amuserons, et demain j'aurai du travail. Quand la besogne n'allait pas, ton père, le pauvre homme ! disait : « Patience, patience ! Dieu n'abandonne pas les honnêtes gens. »

q

Chapitre 2

On pense que Mlle Rose, si indignement traitée, n'avait pas gardé pour elle les paroles de Madeleine ; mais Mme de la Guerche était sortie ; il n'y avait à la maison que sa fille, Marie ; c'est à elle que Rose, tout émue, et agitant les bras, contait les injures que lui

avaient dites cette méchante femme et les dangers qui l'avaient menacée.

« Oui, mademoiselle, disait-elle, les larmes aux yeux, on m'a outragée ; peu s'en faut qu'on ne m'ait battue. Cela ne me fait rien, je suis au-dessus de ces misérables, mais c'est manquer à Madame et à vous aussi, mademoiselle. Du reste, Mme Remy le dit souvent : « Ces dames sont trop bonnes, aussi on leur manque de respect. Avec les pauvres, il faut être raide quand on leur donne, pour leur faire sentir qu'on les oblige : c'est comme ça que font toutes les dames comme il faut. »

— C'est bien, que Mme Remy garde ses réflexions pour elle, et faites comme Mme Remy. Donnez-moi le paquet de flanelle et de linge que j'ai cousu cet hiver.

— Vous sortez de l'appartement, mademoiselle ?

— Oui, je monte chez cette pauvre femme ; c'est au sixième, la seconde porte à gauche, n'est-ce pas ?

— N'y allez pas, mademoiselle ! Il vous arriverait quelque malheur. Vous ne connaissez pas cette femme ; elle a des yeux comme un tigre en furie. Au moins, mademoiselle, prenez quelqu'un avec vous ; je vais appeler Baptiste.

— N'appelez personne, et restez ; je n'ai pas besoin de vous. »

Et, au grand effroi de Rose, Marie monta au grenier, sans même se retourner pour regarder les gestes éplorés de sa femme de chambre.

Pendant que la jeune fille est en chemin, laissez-moi vous faire son portrait ; car vous avez deviné que Mlle de la Guerche, c'est

ma cousine Marie.

Elle n'est pas jolie, non, et cependant j'aime à la voir. Sa taille est lourde, sa démarche peu gracieuse, sa figure large et carrée ; mais elle a de si beaux yeux, un regard si doux et si limpide, et quand elle rit de sa grande bouche et montre ses belles dents blanches, il y a tant de franchise et de bonté dans son sourire qu'en vérité je ne connais pas de femme que je préfère à ma cousine. Elle est pieuse, et même dévote ; il ne se passe guère de jour qu'on ne la voie à l'église ; un sermon est pour elle une fête, mais sa religion ne gêne personne ; jamais Marie ne se fait valoir ; jamais elle ne condamne les autres ; elle est toujours prête à défendre les absents, à protéger ceux qu'on attaque, à excuser ceux qui sont tombés ; je ne sais ce qu'elle entend par religion dans le fond de l'âme, mais au dehors sa religion n'est que douceur et bonté. Marie pense toujours aux autres et jamais à elle-même ; elle met son plaisir dans le bonheur d'autrui. Une chrétienne comme ma cousine convertirait, par son exemple, le monde tout entier. Voilà pourquoi, malgré son peu de beauté, je n'ai jamais vu de femme plus belle que ma cousine Marie.

q

Chapitre 3

En portant son unique matelas au mont-de-piété, Madeleine n'avait oublié qu'une chose, c'est que, pour sortir de la maison sa dernière richesse, il lui fallait le consentement de Mme Remy. La majestueuse portière avait arrêté Madeleine au passage ; gardienne jalouse des droits du propriétaire, elle avait signifié à la

pauvre femme qu'elle eût à remonter son matelas. En vain Madeleine lui expliquait qu'il lui fallait de l'argent pour que sa fille eût à manger.

« Tout cela ce sont des paroles, répétait l'austère concierge ; vos meubles sont la garantie de votre loyer, je ne connais que ça. »

Sur quoi elle avait pris lentement une prise de tabac et fermé brusquement la porte cochère, sans s'inquiéter des prières de Madeleine.

La situation était grave, car l'ouvrière était peu patiente ; cependant elle sentait que Mme Remy avait quelque raison, et peut-être allait-elle se retirer quand arriva Mlle Rose. N'ayant rien à faire, elle venait conter à sa bonne amie, Mme Remy, la singulière idée qu'avait eue Mademoiselle ; elle entendait bien faire approuver sa profonde sagesse par la prudente concierge et s'apitoyer avec elle sur la folie des maîtres. À la vue de Madeleine et de son matelas, et de Mme Remy appuyée contre la porte cochère, les bras croisés, Rose demeura toute surprise.

« Que faites-vous donc là ? » demanda-t-elle à la portière.

Sur quoi Mme Remy, charmée de se voir soutenue et admirée dans l'exercice de ses fonctions, raconta tout au long et à haute voix à la chère Rose, les singulières prétentions de Madeleine.

« Il y a des gens, dit aigrement la femme de chambre, qui ont des idées particulières. On refuse un secours et on déménage sans payer : c'est une fierté étrangement placée !

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda brusquement Madeleine, qui avait mal entendu, mais qui sentait que c'était d'elle

qu'on s'occupait.

— Je ne vous parle pas, madame, reprit dédaigneusement Mme Rose ; je ne vous connais pas ; je parle à Mme Remy.

— Vous ferez bien de peser vos mots, dit Madeleine, dont la douceur n'était pas la vertu favorite ; quand j'habitais au faubourg avec mon mari, j'ai corrigé plus d'une péronnelle qui avait la langue trop longue ; ne me faites pas sortir de mon caractère.

— Madame Remy, vous l'entendez, cria la camériste ; je vous prends à témoin : cette femme me menace et m'insulte. Et dire qu'on n'a d'égards que pour ces personnes ! En ce moment Mademoiselle est là-haut, pour secourir des gens si peu dignes de pitié !

— Chez moi, votre demoiselle ? Qu'y vient-elle faire ? Ne vous ai-je pas dit que je ne demande rien et que je ne veux pas qu'on entre chez moi ?

— Mademoiselle est la fille du propriétaire, dit gravement Mme Remy ; elle a le droit de surveiller ses locataires.

— Mademoiselle a voulu juger par elle-même de votre politesse, reprit Rose en ricanant ; nous verrons si vous la mettrez à la porte quand elle vous porte l'aumône que vous ne méritez pas.

— C'est tout vu, cria Madeleine en laissant tomber son matelas, qu'elle soutenait contre le mur ; c'est tout vu ; personne n'a le droit de s'introduire chez moi, et si votre demoiselle vient m'espionner ou m'outrager, riche ou non, propriétaire ou non, je lui ferai danser une danse comme elle n'en a jamais vu. »

Sur quoi Madeleine se précipita dans l'escalier.

« Au secours ! cria Rose ; au secours ! arrêtez-la !

— Qu'est-ce donc ? dit M. de la Guerche, qui entrait en ce moment.

— Courez, monsieur, cria de plus belle la femme de chambre, qui essayait de se trouver mal ; courez, on assassine Mademoiselle. C'est là-haut, au sixième étage, chez la veuve de l'insurgé.

Rose allait s'évanouir, quand elle s'aperçut qu'on l'avait laissée seule pour voler au secours de Marie ; Mme Remy elle-même s'était courageusement enfoncée dans l'escalier, un balai à la main. Rose réfléchit qu'un évanouissement solitaire n'aurait point d'intérêt, et, la curiosité l'emportant sur le danger, elle se mit à courir comme les autres.

q

Chapitre 4

Quoique Madeleine fût encore jeune et que la colère la poussât, néanmoins on ne monte pas cent vingt marches tout d'une haleine et sans réfléchir. Au second étage, Madeleine songea qu'elle avait été un peu vive ; au quatrième, elle se dit que Mlle Rose n'était qu'une sotte ; enfin, en arrivant en haut de la maison, elle sentit qu'il fallait repousser froidement une aumône qu'on lui faisait par pitié, et que c'était le moment d'avoir de la dignité. Elle rajusta le mouchoir qu'elle avait sur la tête, tira les deux pointes de sa camisole, et, marchant à petits pas, sans pouvoir calmer l'agitation de son cœur, elle ouvrit la porte en tremblant, mais sans faire de bruit : ses lèvres étaient serrées ; sa figure était

pâle ; l'orage grondait dans son âme. Tout à coup elle s'arrêta, comme si une main invisible l'eût clouée sur le carreau.

Que voyait-elle ? Quel spectacle inconnu l'avait ainsi pétrifiée ? En face d'elle, mais lui tournant le dos, était ma cousine Marie ; sur ses genoux elle tenait la petite fille, qu'elle avait tirée de ses haillons pour la vêtir d'une chemise blanche et d'un long gilet de flanelle qui enveloppait la malade jusqu'aux genoux. En ce moment elle lui ajustait sur la tête un béguin d'indienne, et, avec son mouchoir brodé, elle essuyait la sueur de la fièvre qui coulait sur e front de l'enfant. La pauvre petite fille, toute émue et toute tremblante, passait ses bras autour du cou de ma cousine ; Marie embrassait l'enfant avec toute la tendresse d'une mère.

« Maintenant, ma bonne Julie, lui dit-elle, il faut te coucher. Attends-moi, je vais te chercher de beaux draps blancs et une bassinoire ; je chaufferai ton lit, et cette vilaine fièvre, nous la chasserons.

— Mademoiselle, ne me quittez pas, murmurait l'enfant en se serrant contre sa bienfaitrice. Je suis si bien près de vous !

— Appelle-moi ta petite maman, disait Marie, et obéis-moi comme à ta mère ; dans un instant je reviens. »

Elle se retourna, et, en se retournant, elle poussa un cri. Devant elle était Madeleine, toujours immobile ; de grosses larmes lui tombaient des yeux ; elle voulait parler, ses lèvres s'agitaient sans prononcer un mot. Sa colère, soudain arrêtée et chassée par une émotion contraire, c'était une secousse trop forte pour l'ouvrière ; elle ne revint à elle qu'en sanglotant.

« Mademoiselle, s'écria-t-elle, laissez-moi vous embrasser ; et croyez que ce n'est pas une ingrate que vous obligez !

— Embrassez-moi, ma bonne Madeleine, dit ma cousine avec son aimable sourire, votre baiser me portera bonheur ; mais faites vite, nous ne pouvons laisser cette enfant dans des draps qui sentent la fièvre. Je reviens dans un instant. »

Madeleine, trop émue pour marcher, la suivit d'un long regard et se mit à fondre en larmes :

« Voilà, s'écria-t-elle, un cœur d'or ! Celle-ci nous aime et nous comprend ; elle ne nous humilie pas par sa pitié. »

q

Chapitre 5

Tandis que le calme rentrait au sixième étage, tout était agité dans la loge. M. de la Guerche, en homme de sens, avait compris que Marie ne courait aucun danger ; il avait assez rudement remercié Mme Remy et Rose de leurs craintes et de leur empressement. Les deux femmes, entourées des domestiques de la maison et des voisines du quartier, ne savaient trop comment expliquer tout le bruit qu'elles avaient fait. Mme Remy, la prudence même, congédiait tous les curieux pour ne pas déplaire à Monsieur. Mlle Rose poussait de gros soupirs et murmurait, assez haut pour qu'on l'entendît, que les maîtres n'étaient que des ingrats.

Quand les deux femmes se trouvèrent enfin seules, Rose enfonça ses mains dans les deux poches de son tablier :

« Eh bien, madame Remy, s'écria-t-elle, vous l'avais-je dit qu'il n'y a de bonheur et de faveur que pour les gueux ? Avez-vous entendu comme Monsieur m'a traitée quand je voulais secourir Mademoiselle ?

— Oui, il vous a dit : « Vous n'êtes qu'une folle, allez-vous-en ! »

— C'est bon, c'est bon, madame Remy, les mots ne sont rien, mais le regard, mais le dédain ! Qu'est-ce que vous feriez à ma place ? Je ne puis plus rester dans la maison. On me méprise.

— Patience, ma belle enfant, dit Mme Remy ; dans la vie il y a des bons et des mauvais jours ; il faut jouir des uns et oublier les autres. Que voulez-vous ? les riches sont comme tous les hommes, ils ont leurs fantaisies ; il faut être indulgent avec eux. On n'est pas domestique pour ne rien passer à son maître. Il faut lui pardonner quelque chose. Qui est-ce qui est parfait ?

— Vous avez raison, madame Remy ; mais cependant Monsieur devrait avoir plus de respect pour moi devant le monde, et Mademoiselle, en montant là-haut, aurait bien dû sentir qu'après ce qui s'est passé elle me compromettait.

— Sans doute, mademoiselle Rose, sans doute ; mais, voyez-vous, la richesse gâte les hommes. Moi qui vous parle, et qui n'étais pas née pour être concierge, mon père était un gros fermier, vous savez ? eh bien ! je sens que si j'étais riche, j'aurais aussi mes fantaisies. Il me faudrait tous les jours une oie rôtie et la soupe aux choux ; c'est une faiblesse, je le sais, mais je la contenterais.

— Ah ! si j'étais riche, s'écria Rose, ce n'est pas moi qui ferais comme Mademoiselle : au lieu de m'habiller comme une sœur du pot, j'aurais des dentelles à mon bonnet, à mon mouchoir, à mon tablier ; parce que, moi, j'ai l'âme grande, et je ne sais pas m'encanailler !

— Chacun son idée, reprit la portière, c'est ce que je vous disais. Calmez-vous ! Mademoiselle vous fera quelque cadeau, suivant son habitude ; il faut l'excuser aujourd'hui ; et, comme dit le proverbe : « Traite-toi comme tu voudrais que te traitât ton prochain. »

Sur quoi Mme Remy, heureuse d'avoir montré sa science, ouvrit majestueusement sa tabatière, et Rose remonta dans l'appartement, en disant que personne dans la maison n'était en état de la comprendre : elle avait des goûts trop distingués pour tous ces gens-là.

q

Chapitre 6

Un mois après cette scène mémorable, Marie était devenue l'amie, presque la sœur de Madeleine. Non seulement elle lui avait procuré de l'ouvrage en la recommandant à toutes ses connaissances, mais chaque jour elle allait travailler auprès de la petite Julie. Souvent elle apportait avec elle un gros livre, tout rempli d'images, et faisait une lecture que la mère et la fille écoutaient avec un égal intérêt. Ce livre, c'est celui qui parle à tous les

âges, à toutes les conditions, et qui, depuis deux mille ans, n'a rien perdu de son intérêt : c'est la Bible.

« Ah ! mademoiselle, disait souvent Madeleine, tout en mouillant et en repassant ses dentelles, que Jésus-Christ était bon, et qu'on voit bien qu'il était pauvre comme ceux qu'il consolait ! Comme ces paroles me vont au cœur ! Comment se fait-il que je sois venue à mon âge sans qu'on m'ait donné à lire ce livre divin ?

— On le lit à l'église tous les dimanches, Madeleine ; pourquoi n'y allez-vous pas ? Vous êtes chrétienne, cependant. Cette image qui est là, clouée au mur, qui représente un prêtre à l'autel et une femme à genoux, cette image au bas de laquelle il est écrit : Précieux souvenir si vous êtes fidèle, n'est-ce pas à votre première communion qu'on vous l'a donnée ?

— Vous avez raison, mademoiselle, je suis une païenne ; pardonnez-moi : on m'a si mal élevée, et j'ai tant souffert ! Pour nous autres, pauvres gens, l'église c'est l'endroit où l'on baptise nos enfants et où l'on nous enterre ; nous n'en savons pas plus long. On y dit de belles paroles, je le sais, j'y suis entrée quelquefois ; mais ces belles paroles, on les pratique si peu que nous ne croyons guère à ceux qui les prêchent. C'est vous, mademoiselle, qui me faites comprendre Notre-Seigneur ; vous êtes bonne comme lui.

— Taisez-vous, Madeleine, ne dites rien de semblable ; je ne suis qu'une pécheresse, comme toutes les filles d'Ève.

— Ma petite maman, disait l'enfant, qui ne pouvait plus se séparer de Marie, lis-moi donc les belles histoires qui sont au commencement du livre ; ce sont celles-là que j'aime le mieux.

— Volontiers, dit Marie.

Et, ouvrant la Bible au hasard, elle lut ce qui suit :

« Sara, ayant vu le fils d'Agar l'Égyptienne, qui jouait avec son fils Isaac, dit à Abraham :

« Chassez cette esclave et son enfant, car le fils de l'esclave ne sera pas héritier avec mon fils. »

« Au matin, Abraham se leva, et prenant un pain et une outre d'eau, il les mit sur l'épaule de l'esclave, lui donna l'enfant et la renvoya. Et Agar, étant partie, errait dans la solitude de Bethsabée.

« L'eau de l'outre était épuisée. Agar jeta l'enfant sous un des arbres qui étaient là.

« Et elle s'en alla, à la distance d'une portée d'arc, et dit : « Je ne verrai pas mourir l'enfant. » Elle s'assit, et élevant la voix, elle pleura.

« Et Dieu entendit la voix de l'enfant, et l'ange de Dieu appela Agar du haut du ciel, et lui dit : « Que fais-tu, Agar ? Ne crains rien. Dieu a entendu la voix de l'enfant, du lieu où il est. »

« Lève-toi, prends l'enfant, et tiens-lui la main ; j'en ferai le chef d'une grande nation. »

« Et Dieu ouvrit les yeux à Agar ; elle vit un puits ; elle y alla ; elle emplit l'outre et donna à boire à l'enfant.

« Et elle resta avec lui, et il grandit et resta dans le désert et devint un chasseur. »

— Montre-moi l'image, dit l'enfant à Marie ; et elle regarda, avec une admiration naïve, Agar avec sa grande coiffe blanche, le petit Ismaël avec sa tunique et sa ceinture, et l'ange avec ses grands cheveux bouclés.

— Maman ! maman ! cria-t-elle tout à coup à Madeleine, Agar, c'est toi ; je suis le petit Ismaël, et l'ange, c'est ma bonne Marie.

— Oui, oui, dit Madeleine : tu dis plus vrai que tu ne crois ; l'ange qui m'a sauvée du désespoir et qui t'a rendu la vie, c'est Mademoiselle.

— Si tu es Ismaël, dit Marie en riant à la petite Julie, tu feras donc comme lui quand tu seras grande, tu seras une chasseresse, et, comme le fils d'Agar, tu auras un arc et des flèches sur l'épaule ?

— Non, quand je serai grande, je sais bien ce que je ferai.

— Et que feras-tu ? dit la mère.

— C'est mon secret, répondit l'enfant en mettant un doigt sur ses lèvres, je ne le dirai qu'à Marie.

— Je t'écoute, mon enfant.

— Eh bien, j'irai chercher une petite fille malade, je la mettrai sur mes genoux, je l'habillerai, je l'embrasserai, je la guérirai, et je lui dirai : « Appelle-moi ta petite maman. » Et elle se jeta dans les bras de Marie.

Voilà mon histoire ; elle n'est ni longue, ni curieuse, je la donne telle qu'on me l'a contée il y a douze ans. Depuis lors tout a changé dans la maison de la rue du Helder. Mme Remy s'est retirée dans son pays, trop vieille pour veiller plus longtemps dans

sa loge, et n'ayant pas réalisé son rêve d'une oie grasse tous les jours, encore bien que ma cousine lui fasse une pension qui la mette au-dessus du besoin. Mlle Rose n'a pu rester dans une maison où l'on frayait avec les petites gens ; elle a épousé un cocher anglais, qui, dit-on, la bat quelquefois, mais qui l'a fait entrer au service d'une duchesse ; elle porte des dentelles à son bonnet, ce qui, avec son nez pointu et sa figure sèche, lui donne plus que jamais la figure d'un oiseau. La mansarde du sixième est vide ; mais il y a, à l'entresol, une jeune blanchisseuse en dentelles qui répond au nom de Julie. Elle occupe deux ouvrières, et on commence à parler, dans le quartier, du mariage possible de la jolie blanchisseuse avec un dessinateur en broderies qui a un bon établissement dans les environs.

Quant à ma cousine Marie, qui a trente ans maintenant, elle n'a pas voulu se marier, au grand regret de ses parents ; ils ne peuvent se consoler d'avoir auprès d'eux une fille attentive et charmante qui leur fait oublier les ennuis de la vieillesse. Tout entière à ses œuvres de charité, Marie a reculé devant le mariage, se trouvant trop laide, dit-elle gaiement, pour faire la joie d'un galant homme, et ayant trop d'enfants à soigner chez les autres pour avoir le temps de s'occuper de ceux que le Ciel lui donnerait. Pour l'aider dans son ministère, car c'est un vrai ministère qu'elle exerce, elle a auprès d'elle un gardien fidèle, une espèce de Cerbère qui porte au loin la terreur, c'est Madeleine, que le temps n'a pas calmée. Un pauvre vient-il demander Mlle de la Guerche, Madeleine se fait aussi douce que le lui permet sa nature emportée ; il n'est pas de jour qu'elle ne monte seule, ou avec Mademoiselle, dans tous les greniers du quartier, et toujours avec joie. Mais vienne une visite mondaine, vienne un curieux, vienne surtout quelque femme de chambre du voisinage, Madeleine montre

les dents. Elle est jalouse de sa maîtresse, et ne la cède qu'aux pauvres et aux malheureux. Pour moi, cependant, elle fait une exception. Quand j'arrive, et qu'il y a là d'autres personnes, Madeleine me sourit du regard, tout en faisant sa grosse voix pour chasser les importuns. Quelquefois, je me laisse prendre à sa rudesse et je veux sortir ; mais sa main me prend le bras, comme dans un étau, et elle me dit d'une voix brusque et comme un chien qui aboie : « Entrez, je sais que vous l'aimez. » Rien ne peut distraire Madeleine de sa passion pour sa maîtresse, quelquefois elle en rudoie sa fille ; Marie est obligée de lui reprocher sa dureté ; mais on ne changera pas Madeleine ; son plaisir sera de gronder jusqu'à son dernier jour. Personne ne comprend l'attachement de ma cousine pour une femme aussi désagréable. Cependant, quand je vois de quels yeux Madeleine contemple sa maîtresse, comme elle la couve du regard, comme elle devine tout ce que désire Mademoiselle, je lui pardonne jusqu'à ses fureurs. On voit que toute sa vie appartient à celle qui est venue s'asseoir au foyer désolé de la veuve et de la mère pour y apporter ce que l'or ne donne pas, et ce qui est plus nécessaire au pauvre que le pain même : un peu de respect et d'amitié.

q

Deuxième partie Blandine l'esclave

De toutes les vertus qui honorent une femme, la plus belle et la plus précieuse, sans contredit, c'est la piété, car elle contient en soi toutes les autres : la charité, le sacrifice, la modestie, le courage, l'amour de la justice et de la vérité. Les femmes de France

se sont toujours distinguées par leur piété ; depuis la reine Bathilde et la mère de saint Louis jusqu'à Jeanne d'Arc, depuis sainte Geneviève jusqu'à l'épouse de Louis XV, la reine Marie Leckzinska, on peut citer auprès du trône, comme dans les conditions les plus obscures, une foule de femmes devenues célèbres par leur sainteté, non moins que par leur courage et par leur esprit. Mais parmi tous les noms qui sont venus jusqu'à nous et qu'entoure la vénération des siècles, il n'en est pas un qui mérite d'être conservé avec plus de respect que celui de la pauvre esclave Blandine, la première victime de la persécution païenne dans les Gaules, la première martyre de Lyon.

On sait que le christianisme vint de bonne heure en notre pays. Il y fut apporté par les disciples de saint Jean, venus d'Orient pour répandre la bonne nouvelle dans les Gaules. Dès le milieu du second siècle après Jésus-Christ, au temps de l'empereur Marc-Aurèle, nous trouvons à Lyon une Église déjà florissante, quoique cachée ; cette Église a pour chef Pontinus, vieillard de plus de quatre-vingt-dix ans, qui avait dû entendre à Éphèse le disciple bien-aimé du Seigneur. Des chrétiens venus de la Grèce et d'Asie, des Romains et des Gaulois convertis, composaient la communauté nouvelle ; rien n'y manquait, pas même des esclaves instruits par leur maître. C'était là le spectacle jusqu'alors inconnu que donnait le christianisme ; pour la première fois l'esclave était traité comme un homme, et non plus une brute ; pour la première fois, le riche et le puissant respectaient dans le pauvre et l'opprimé une âme immortelle, rachetée par Jésus-Christ.

Les chrétiens étaient odieux aux païens ; leur religion, disait-on, était contraire aux lois de l'empire. Les païens ne se trom-

paient pas dans leur jugement. Les lois de l'empire soumettaient la conscience au prince ; c'était l'empereur, c'était le sénat qui décidaient quels dieux on devait adorer. Il n'est pas douteux que les chrétiens ne reconnaissaient pas cette tyrannie ; aucun d'eux ne voulait s'avilir devant ces dieux de pierre et de bois, que des gens corrompus et pervers prétendaient imposer à la crédulité populaire ; les fidèles préféraient la mort au mensonge et au déshonneur ; c'est pour cela qu'ils étaient saints et grands.

Un autre reproche que les païens faisaient aux chrétiens, une autre cause de haine et de mépris, c'est que les chrétiens, disaient-ils, étaient insociables. On ne les voyait jamais aux fêtes publiques ; jamais ils ne prenaient part à ces spectacles que les empereurs prodiguaient au peuple pour lui faire oublier sa servitude. En ce point encore, les païens avaient raison. Ces jeux qui faisaient la joie des Romains, ces chasses du cirque où des bêtes farouches déchiraient des malheureux sans défense, ces combats de gladiateurs où des esclaves s'entre-tuaient pour amuser l'oisiveté romaine, tout cela faisait horreur aux chrétiens. Ils vivaient loin de ce monde cruel et débauché ; ils se réunissaient entre eux comme des frères, communiant à la même table, ne cherchant d'autre plaisir que celui de s'entraimer et de servir Dieu d'un même cœur.

Ce qu'il y a de plus odieux aux hommes, et surtout aux grands, c'est qu'on ne partage ni leurs idées ni leurs amusements ; on commença par dédaigner les chrétiens ; on voulut bientôt les obliger de faire comme la foule et d'adorer les caprices de l'empereur. Ils résistèrent ; cette résistance fut un crime de lèse-majesté ; il fallait que dans l'empire il n'y eût d'autre volonté, d'autre pensée que celle du souverain. Marc-Aurèle était un

grand prince, sévère avec lui-même, sobre, courageux ; il avait toutes les vertus d'un soldat et d'un philosophe, mais il était empereur, et à ce titre, imbu de tous les préjugés de la puissance. La loi défendait aux chrétiens d'exister ; Mare-Aurèle ne s'inquiéta pas de savoir si cette loi était injuste et cruelle ; il ne doutait pas qu'il n'eût le droit d'ordonner tout ce qui lui plaisait. Il avait autour de lui de savants conseillers qui lui prêtaient chaque jour cette maxime despotique : L'empereur était dieu, le Romain n'était qu'un esclave qui devait obéir et tout sacrifier, fût-ce même sa conscience. C'est ainsi que, malgré ses belles qualités et sa douceur, Marc-Aurèle en arriva à la persécution.

Cette persécution commença à Lyon vers l'an 177 ; elle commença, comme de coutume, non par une accusation régulière, mais par des émeutes. La populace connaissait toujours les chrétiens ; c'étaient ces gens sévères et tristes qu'on ne voyait ni dans les temples, ni aux jeux, ni aux fêtes ; chacun pouvait les désigner du doigt comme des impies et des athées, car on ne les voyait jamais adorer les dieux de la patrie. On insulta les chrétiens dans la rue ; on les chassa de la place publique, où, suivant l'usage romain, les citoyens se réunissaient tous les jours, et on leur interdit les bains publics : on les força de se renfermer chez eux et de se cacher comme des criminels. Si, par hasard, on les rencontrait au dehors, la foule ameutée leur jetait des pierres ; on les frappait ; on pillait leurs maisons ; toute injure était sainte et toute violence légitime quand la victime portait le nom odieux de chrétien.

Il semble que les magistrats auraient dû protéger des innocents contre de pareils outrages ; car, dans un pays civilisé, il n'est pas permis d'user de violence, même contre un criminel re-

connu, même contre un assassin avéré ; mais il n'y avait pas de justice pour les chrétiens ; ils étaient hors la loi. Le peuple qui les lapidait, les traînait devant le magistrat après les avoir insultés et demandait leur mort à grands cris. Le proconsul, quelle que fût son opinion, ne pouvait hésiter à punir les malheureux qu'on lui amenait ; la pitié et l'indulgence l'eussent rendu suspect à l'empereur. Il fallait donc punir comme des assassins des gens dont le seul forfait était de ne point sacrifier à de vaines idoles. Constater le crime n'était pas difficile ; ce crime, c'était de s'avouer chrétien, et jamais un fidèle ne reculait devant cet aveu. D'ordinaire il oubliait son nom, sa patrie, sa naissance, sa condition ; et à toutes les questions que lui adressait le proconsul il ne répondait que ces mots : Je suis chrétien, ou : Je suis l'esclave du Christ. Ces mots, c'était l'arrêt du supplice et de la mort.

Le supplice était affreux : c'était la torture avec toutes ses horreurs. Tuer un chrétien, c'était, pour le magistrat, se reconnaître vaincu : celui qu'il avait tué était désormais un martyr, un témoin mort pour rendre hommage à Jésus-Christ. L'exemple de son courage engendrait de nouveaux dévouements, et il n'était pas rare qu'à la vue de la cruauté des bourreaux, de l'injustice des magistrats et du courage des fidèles, plus d'un païen ne se déclarât publiquement chrétien et ne demandât à mourir. Le sang des martyrs, s'écriait un Père de l'Église, le fougueux Tertullien, c'est de la graine de chrétiens. Il fallait donc non pas tuer le prisonnier, mais lui faire souffrir de tels supplices que la douleur le contraignit à se rétracter. C'était la triste victoire que poursuivait le magistrat, à force de menaces et de violences. Que la victime, vaincue par la douleur, dit un mot, qu'elle brûlât un grain d'encens à la statue du divin empereur, elle était libre et souvent récompensée ; mais si le chrétien préférait la vérité à la honte, on

épuisait après lui toutes les inventions de la rage humaine, pour arracher à sa bouche meurtrie un soupir qu'on pût transformer en aveu. Le fer, le feu, rien n'était épargné par les bourreaux ; tant qu'un membre palpitait encore, tant qu'il restait autre chose qu'un cadavre, on s'acharnait après le martyr ; il n'y avait de salut pour lui que dans la mort, qu'on lui faisait atteindre si lentement et qu'on lui vendait si cher.

On conçoit donc quelle fut la terreur des chrétiens de Lyon quand la foule se mit à les poursuivre et à les livrer au magistrat. Ce n'était pas seulement la torture de la mort qui les effrayait, c'était aussi la crainte que parmi les fidèles il s'en trouvât quelques-uns qui n'eussent ni assez de courage ni assez d'énergie pour résister aux bourreaux. C'était toujours la grande inquiétude ; la rétractation d'un chrétien, son retour au paganisme, c'était la vraie et la seule défaite que redoutassent les disciples du Christ.

Il y avait surtout une classe de chrétiens pour qui la tentation de céder était bien forte : c'étaient les esclaves : s'ils adoraient la statue impériale, s'ils chargeaient leurs maîtres, on leur offrait d'ordinaire de l'argent et la liberté. Aussi voit-on, dans ces persécutions, qu'on commence par arrêter les esclaves, païens et chrétiens, et qu'on les présente à la torture pour les contraindre à déposer contre leurs patrons. C'est ce qui se fit à Lyon, et aussitôt parurent ces accusations stupides, que dans tous les temps on a imputées aux gens que poursuit la haine publique. « Les chrétiens, disaient les esclaves, se réunissent à des banquets communs ; là on égorge un enfant et on en boit le sang. » C'est ce qu'on nommait les festins de Thyeste, en souvenir de ce personnage fabuleux à qui son frère Atrée, par une vengeance abomi-

nable, fit servir la chair même de son fils. De pareilles calomnies sont si odieuses qu'il semble impossible de les croire. Mais la haine ne raisonne pas.

Parmi les esclaves arrêtés à Lyon, il y avait une femme nommée Blandine ; c'était une chrétienne que sa maîtresse avait convertie. Elle était de petite taille, faible et délicate ; aussi sa maîtresse, qui avait vaillamment affronté la torture, craignait-elle que la pauvre esclave ne fût pas de force à combattre avec le bourreau. C'était le souci de tous les frères (ainsi se nommaient entre eux les chrétiens) ; tous, captifs ou non, assistaient à ce terrible spectacle, pour s'encourager les uns les autres et s'animer à mourir pour la vérité.

On livra Blandine aux bourreaux ; c'était une esclave ; on n'avait rien à ménager avec ces créatures que dédaignait l'orgueil antique. Les Romains avaient moins de souci d'un esclave que nous n'en avons aujourd'hui d'un bœuf ou d'un cheval. Blandine fut mise à la torture ; il semblait que du premier coup on allait briser ses membres délicats, ou forcer la pauvre femme à crier grâce ; mais l'esprit de Jésus-Christ l'animait ; elle résista avec un courage héroïque et une force surhumaine. Depuis le point du jour jusqu'au coucher du soleil, supplices et bourreaux se succédèrent ; on s'acharna sur ce corps déchiré de coups et qui n'avait déjà plus forme humaine ; on le lacéra avec des ongles de fer ; on le troua de toutes parts ; plus d'une fois le chevalet rompit sous l'effort des cordes qui tendaient les membres de la victime, rien ne put réduire la noble martyre. « Elle était, dit le récit contemporain, comme un généreux athlète. La douleur même ranimait ses forces et son courage. On eût dit qu'elle oubliait ses souffrances et qu'elle trouvait le repos et une énergie nouvelle dans

ces mots, qu'elle répétait sans cesse : Je suis chrétienne ; chez nous on ne fait rien de mal. »

Quand la nuit fut venue, on la jeta pêle-mêle avec les autres martyrs dans une prison obscure et sans air ; on lui plaça les pieds sur un bloc de bois, troué de place en place, si bien que la pauvre victime ne put même pas trouver de repos pour son corps brisé ; on la réservait pour un supplice plus éclatant. Elle avait bravé le proconsul et vaincu la menace des lois humaines, il lui fallait maintenant servir aux plaisirs sanglants du peuple ; c'est à l'amphithéâtre, un jour de fête, qu'elle devait mourir.

Pour hâter la vengeance et pour animer la rage populaire, le proconsul ordonna des jeux extraordinaires. Il s'était promis d'amuser la foule ; aussi chaque martyr devait-il mourir par un supplice particulier. Loin de s'effrayer de cette terrible épreuve, les frères voyaient arriver avec joie le jour et l'heure des tourments. La délivrance approchait. Ces supplices divers, qui allaient les réunir dans une même mort, c'était, disaient-ils, comme autant de fleurs de couleurs variées qui formaient une même couronne d'immortalité, offrande digne de plaire au Seigneur.

Parmi les martyrs réservés aux bêtes de l'amphithéâtre, on avait mis les plus courageux, ceux qui, après avoir lassé les bourreaux, sauraient le mieux affronter la dent des lions et des léopards. Au premier rang figuraient deux Romains, Maturus et Sanctus, avec un Grec, venu de Pergame, Attale, que l'on appelait la colonne de pierre angulaire de l'Église lyonnaise ; à côté d'eux, meurtrie et mutilée, mais, toujours indomptable, était la pauvre Blandine.

Maturus et Sanctus, qu'on avait torturés plusieurs fois, furent tourmentés de nouveau dans l'amphithéâtre pour assouvir la cruauté d'une foule insensée. On les battit de verges, on les jeta aux bêtes, qui les déchirèrent ; le peuple voulait une mort cruelle. Sur les cris de l'assemblée, on les retira de l'arène à demi morts, pour les asseoir sur une chaise de fer qu'on fit rougir. Malgré tout on ne put réduire leur constance ; Maturus ne poussa pas un soupir. Sanctus ne prononça d'autres paroles que celles qu'il avait répondu le premier jour au proconsul, et qui l'avaient soutenu au milieu des supplices : Je suis chrétien. Furieux de se voir vaincu par l'énergie de ces hommes sans défense, le peuple ordonna d'étrangler les deux martyrs. Le tour de Blandine était venu.

On l'attacha à un poteau, les bras étendus, pour l'exposer ainsi aux animaux féroces. Sur son visage fatigué brillait comme une lueur divine ; elle mourait pleine de foi et d'espérance, car elle mourait pour le Christ et par le même supplice. Pour tous les frères qui la contemplaient, c'était une joie profonde de voir et d'admirer le courage de leur sœur ; tous se rappelaient le divin martyr du Calvaire, et tous, bénissant le Seigneur, faisaient des vœux pour la délivrance et la gloire de Blandine ; mais les bêtes, moins féroces que les hommes, ne voulurent point toucher au corps de la sainte ; l'effort des bestiaires fut impuissant pour les animer. Elles rentrèrent en grondant au fond de la cage. Au grand déplaisir des spectateurs, il fallut détacher Blandine et la remettre en prison ; on la réservait pour une nouvelle fête de meurtre et de sang.

Attale restait le dernier ; c'était le plus odieux, car c'était le plus brave. Suivant toute apparence, c'était un missionnaire venu d'Orient, et, après l'évêque Pontinus, le principal apôtre de

l'Église de Lyon. Le peuple demanda à grands cris qu'on fit descendre Attale dans l'arène. Il y parut le front serein, la tête droite, soutenu par sa conscience, prêt au combat, comme un soldat du Christ. On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre, pour que la foule pût l'insulter à loisir ; devant lui un soldat portait un tableau où était écrit : Voici Attale, le chrétien. Malgré les clameurs du peuple, le proconsul ne put livrer ce jour-là le martyr au supplice ; Attale était un citoyen romain, ce n'était pas un esclave comme Blandine ; il fallait l'ordre de l'empereur pour le mettre à mort. Mais on avait écrit à Rome ; la réponse de Marc-Aurèle n'était pas douteuse. L'empereur philosophe écrivait un beau livre rempli de nobles maximes sur la justice et l'humanité ; mais un chrétien n'avait pas de droits, ce n'était pas un homme, c'était l'ennemi du genre humain.

Tandis que Blandine attendait en prison qu'une lettre du César lui permit enfin de mourir, elle n'était pas inactive. C'était, disent ses contemporains, c'était comme une mère qui rassemble ses enfants et leur donne de nouveau la vie. À force de prière et d'argent, les fidèles se faisaient ouvrir les prisons, et tous couraient auprès de Blandine pour la saluer du nom de martyre. Mais son humilité repoussait ce titre honorable. « Ceux-là seuls sont martyrs, disait-elle, que le Christ a appelés auprès de lui ; la mort qu'ils ont courageusement soufferte est le sceau de leur gloire ; nous ne sommes que de pauvres et humbles confesseurs. »

Puis elle prêchait à tous la résignation, le courage, l'union, et, enfin, répandant des larmes, elle suppliait les frères d'adresser leurs prières à Dieu pour qu'elle obtînt la mort, qui devait l'affranchir.

Il ne manquait pas non plus de païens qui venaient pour séduire les prisonniers par de belles promesses ou pour insulter à ce qu'ils nommaient leurs vaines espérances. Blandine leur parlait avec douceur, mais avec une foi profonde et une liberté sans bornes. Les païens, émus, sentaient bien que cette femme ne craignait plus rien des hommes, et attendait tout de Dieu. Ils se demandaient d'où venait cette force qui leur manquait, et comment cette débile créature, seule et sans appui, bravait l'injustice et la violence avec plus de fermeté et d'énergie que n'en avaient jamais montré, en face de l'ennemi, leurs Scipions et leurs Fabius, soutenus par une armée. Il y a une sainte contagion dans le spectacle de la grandeur morale ; parmi ces païens venus par curiosité, peut-être y en eut-il plus d'un qui était entré dans la prison de Blandine en ennemi de la foi et qui en sortit déjà chrétien dans le cœur.

Enfin arriva la lettre de Marc-Aurèle ; elle ordonnait la mort. Pour honorer l'empereur et rendre la vengeance plus solennelle, le proconsul attendit un des jours où se tenait l'assemblée de la province. Assis sur son tribunal, entouré de ses licteurs et de ses gardes, au milieu des pompes théâtrales, il se fit amener les chrétiens, et, après de nouvelles menaces et de nouvelles prières, lut à chacun d'eux l'arrêt de mort. Les citoyens romains eurent aussitôt la tête tranchée ; les autres, et Blandine était du nombre, furent renvoyés aux bêtes ; Attale aussi fut épargné le premier jour ; tout citoyen romain qu'il fût on l'avait réservé pour l'amphithéâtre, afin que l'ignominie du supplice fût un châtiment de plus pour ce que le proconsul appelait l'obstination d'un insensé, et ce que nous appelons aujourd'hui la foi d'un chrétien.

Au jour dit, le peuple emplit le vaste amphithéâtre, criant qu'on livrât les chrétiens aux lions. Quand les grilles s'ouvrirent, il se fit un profond silence, et alors parurent Attale, Blandine et un enfant de quinze ans, nommé Ponticus. Comme ses devanciers, Attale souffrit tous les tourments que demanda le caprice ou l'ivresse sanglante de la foule. Lui aussi, après l'avoir battu de verges et livré aux bêtes, on le fit asseoir sur le fauteuil de fer rougi. Au milieu du supplice, l'injure et la calomnie le poursuivaient encore. On lui reprochait de dévorer des enfants ; il se tourna dédaigneusement vers les lâches qui l'outrageaient, et, leur montrant ses membres réduits par le feu : « Voilà, leur dit-il, ce qui s'appelle dévorer des hommes. Pour nous, loin de dévorer des enfants, nous ne faisons de mal à personne. » Et, comme on lui demandait le nom de son Dieu : « Dieu, répondit-il, n'a pas de nom, comme nous autres mortels. » Après cette réponse, il mourut.

On avait réservé pour la fin Ponticus et Blandine, une femme, un enfant. On les avait forcés d'assister à tous les supplices ; on espérait que la vue de tant de souffrances effraierait et dompterait des âmes aussi sensibles et aussi tendres ; on les suppliait de jurer par les images des dieux, car on sentait ce qu'il y avait d'odieux à écraser ainsi du même coup la faiblesse et l'innocence. Tout fut inutile, Blandine et Ponticus étaient chrétiens. La foule entra alors en fureur et ne voulut épargner ni l'âge ni le sexe. Ponticus fut le premier saisi ; le peuple demanda qu'on épuisât tous les supplices sur cet enfant. Battu de verges, livré aux bêtes, il résista à toutes les épreuves. Au milieu des tourments qui le brisaient, on entendait la voix de Blandine qui encourageait son jeune frère à souffrir des douleurs d'un instant pour conquérir une gloire qui ne finirait pas. Ni menaces ni coups n'arrêtaient la chrétienne ; c'était une mère qui voulait enfanter son fils à la vie

éternelle. Ponticus résista aussi longtemps que ses forces le lui permirent, et ce fut en souriant à Blandine qu'il rendit le dernier soupir.

L'enfant mort et dans le sein de Dieu, on vit Blandine marcher aux bêtes de l'amphithéâtre, non pas comme une captive qui va à la mort, mais comme une fiancée qui prend place au festin nuptial. Sur l'ordre du peuple, on la suspendit dans un filet, et on l'exposa ainsi à un taureau indompté. Trois fois l'animal, de sa corne furieuse, jeta en l'air la pauvre Blandine, trois fois il la foula aux pieds, pour assouvir sa rage sur la victime qu'on lui livrait ; on n'entendit ni plaintes ni pleurs, mais seulement quelques mots de prière, une invocation au Christ sauveur. Enfin on la tira du filet à demi morte et on l'égorgea comme un agneau qu'on égorge à l'autel.

Le spectacle était fini ; mais l'ivresse de la foule avait cessé ; le peuple sortit en silence, sans jeter au ciel le nom de César. Chacun se disait que jamais femme n'avait supporté de tels supplices et n'avait montré un courage plus indompté ; le proconsul, qui tremblait devant les serviteurs de César, se demandait quelle était donc cette religion nouvelle qui affranchit la conscience, chasse toute frayeur, donne la liberté au milieu des fers, et met une esclave au-dessus même de l'empereur.

Blandine n'avait plus rien à craindre des hommes ; c'était elle maintenant qui faisait trembler les ministres de César. Cette dépouille sanglante, ce reste de chair et d'os, qui avaient échappé à la dent des bêtes et au fer des bourreaux, voilà des trésors que se disputaient les chrétiens. Pour obtenir ces saintes reliques, un fidèle offrait sa fortune ; si on la refusait, il se glissait dans l'ombre des nuits pour ravir ce qui, pour lui, était plus précieux que l'or.

Les magistrats n'ignoraient pas que, si ce cadavre leur échappait, on se disputerait chacun des cheveux de Blandine, et que chacun des possesseurs serait un nouvel ami de la vérité, un nouvel ennemi du despotisme impérial. C'est là qu'était le danger pour ces bourreaux qu'effrayait la pâle figure d'une pauvre femme qu'ils avaient égorgée.

Pendant six jours on exposa les restes des martyrs à toutes les injures du temps, à tous les outrages des hommes ; le septième jour, on les brûla, et les cendres furent jetées dans le Rhône. Les païens s'imaginaient ainsi défier Dieu et empêcher la résurrection qu'attendaient les chrétiens ; ils voulaient ravir aux fidèles toute espérance, en même temps leur ôter tout souvenir. Impuissance de la force !

Toutes ces violences ne trahissaient que la crainte. Les siècles ont passé ; le paganisme est tombé ; le nom des bourreaux a disparu sous l'exécration publique. Mais le nom de Blandine est resté. De cette douce et courageuse victime, l'Église a fait une sainte, et tant qu'il y aura des fidèles sur la terre, le cri de Blandine restera la devise de la société chrétienne : Nous nommes chrétiens, et nous ne faisons rien de mal ; belles et saintes paroles qu'on ne saurait trop méditer.

C'est ainsi que par sa foi, son amour de la vérité, son dévouement à Dieu, Blandine, la pauvre esclave, a mérité de vivre dans l'histoire. Aussi longtemps qu'il y aura en France des femmes chrétiennes, elles respecteront sa mémoire, elles admireront l'exemple de cette héroïne chrétienne, qui du sein de sa faiblesse et de ses misères, nous crie qu'on peut toujours s'élever en faisant son devoir ; que la véritable grandeur de l'homme est dans

son âme, et qu'on ne doit jamais avilir cette âme, que Dieu a faite à son image et qui n'appartient qu'à lui.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/laboulaye_edouard_-_ma_cousine_-marie_suivi_de_blandine_l_esclave/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.-com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.